

# RECENSIONS

ABDELKEFI Jallel : *La Médina de Tunis. Espace historique*, Tunis, Alif, 1989, 278 pp., ill.

Cet ouvrage, dans une très belle édition, est le texte allégé d'une thèse de doctorat soutenue en 1987.

La Médina y est étudiée d'une part pour elle-même, par des approches urbanistiques et historiques, et d'autre part dans tout le contexte du développement moderne et quelque peu chaotique du grand Tunis.

L'A. veut d'abord faire voir et comprendre l'organisation spatiale de la Médina et son sens. Il le fait dans un refus de comparaison avec les modèles de "ville romaine" et occidentaux, comparaison forcément réductrice, ethnocentrique, et donc quelque peu méprisante. La Médina, selon l'A., porte inscrits dans son architecture, une civilisation, des valeurs propres, une richesse incontestable, "marqués du sceau de l'Arabité et de l'Islam". C'est l'urbanisme non pas du tout de l'espace public, mais de l'intimité, qui génère des espaces clos où le regard ne peut pas pénétrer. Et ces "espaces clos" sont porteurs de chefs d'oeuvre. L'A. prouve cela avec toute sa science, toute sa conviction profonde, et sans doute tout son amour pour sa ville. Il le montre aussi par des photos, des vues aériennes, des plans, qui ne sont jamais donnés gratuitement, mais toujours pour soutenir magnifiquement et de manière très pertinente l'exposé et sa démonstration.

Cette Médina-là était capitale au début du XIX<sup>ème</sup> s. Accolée depuis les "Réformes" de cette période, puis avec la colonisation, à une "ville nouvelle", elle perd peu à peu ses attributs politiques, et devient "espace résiduel", socialement banalisée. Mais cet espace reste "particulier", car "il porte des valeurs historiques et culturelles, matérialisées dans l'architecture" que l'on ne retrouvera dorénavant nulle part ailleurs.

Cet "espace historique", que va-t-il devenir? est-il condamné à disparaître? C'est la grande question, bien ancienne, mais toujours actuelle, que l'on devine lancinante, posée par l'A. Dans une étude historique qui suit pas à pas l'évolution de la Médina, liée au devenir du grand Tunis, il montre les dangers qui l'ont menacée, partiellement détruite, dangers qui n'ont pas disparu, et auxquels il est loin d'être facile de remédier.

Ils sont de deux sortes :

Tout d'abord la "taudification" progressive, conséquence logique de l'abandon des maisons traditionnelles par les catégories sociales les plus aisées, et l'invasion pièce par pièce par des familles migrantes et une population déshéritée. La dégradation est patente et des photos, belles par ailleurs, montrent le désastre ainsi provoqué.

L'autre danger est venu, et peut venir, de la volonté de moderniser à tout prix. Le pouvoir mis en place après l'Indépendance n'a cessé, d'une part de discourir sur "l'histoire, l'authenticité, l'identité et la spécificité", mais tout en révoquant d'autre part les valeurs éminentes de cette culture comme "irrationnelles", "anachroniques", faisant obstacle au progrès. La Médina "ville ancienne" paraissait éminemment porteuse de cet "anachronisme". Il fallait la moderniser pour qu'elle puisse faire partie du Tunis, grande ville moderne! Dans cette ligne, l'A. suit patiemment, schémas à l'appui, toute l'histoire des projets et des contre-projets. Il montre les plans acceptés, puis rejetés, les projets de "percées aussi audacieuses que catastrophiques, partiellement réalisées parfois, puis interrompues. Très heureusement des "associations de sauvegarde" se sont développées face à ce discours officiel, revendiquant la conservation du patrimoine arabe et musulman.

Que faut-il faire ? La pensée de l'A. se développe et s'affine, sans illusions certes, mais pleine d'espérance encore sur l'avenir de sa ville. Il conclut en souhaitant qu'une procédure démocratique, empêchant un corps professionnel assujéti au pouvoir de confisquer l'urbanisme, "ouvre la voie à la réconciliation de la société avec son legs historique".

Janine GRENIÉ

ADDAS Claude : *Ibn 'Arabî ou la quête du Soufre Rouge*, Paris, Gallimard, 1989, 407 p.

CHODKIEWICZ Michel : *Le Sceau des saints, Prophétie et sainteté dans la doctrine d'Ibn Arabî*, Paris, Gallimard, 1986, 234 p.

L'A. du premier ouvrage, arabisante, est la fille de l'A. du second. Elle a appris de son père à aimer l'univers du *ṣayḥ al-akbar* et cela s'est traduit par la rédaction d'une biographie d'Ibn 'Arabî qui répond aux exigences de la recherche historique actuelle et qui prend en compte les données récemment acquises grâce à tout ce qui s'est publié, durant les dernières décennies, sur les oeuvres de ce mystique du XIe/XIIIe siècle et sur l'environnement qui fut le sien en Andalousie d'abord, puis au Maghreb et enfin en Syrie. C'est donc en prenant en compte le paysage culturel, social et politique de ce temps que A.C. présente en dix chapitres la vie et l'itinéraire intérieur de l'auteur des *Futūḥāt al-makkiyya*.

Reprenre ici les principaux jalons biographiques qui forment la trame de l'ouvrage et qui sont clairement repris en un tableau chronologique précis (annexe n° 1, p. 346-362) serait réduire le propos de l'A. et ne pas rendre compte du travail de critique historique opéré sur les nombreuses sources d'information qui ont été consultées. L'essentiel de ce travail permet de faire le partage entre ce qui relève de la pieuse légende, du fait historique assuré ou de l'incertitude en l'état actuel des connaissances. En raison de cela, toute étude ultérieure sur la personnalité d'Ibn 'Arabî devra désormais se référer à cet ouvrage.

Le sous-titre du livre se trouve expliqué par la note 8 de la page 141. Dans le langage du *taṣawwuf*, il désigne symboliquement la transformation spirituelle qui fait d'un *mu'min* un *wālī* par analogie avec le soufre rouge qui était censé opérer la transformation de l'argent en or. L'A. est sensible à la transformation spirituelle du *ṣayḥ al-akbar* qui s'est opérée par étapes successives grâce à des illuminations intérieures et des visions qui l'ont rendu conscient d'être investi du "sceau de la sainteté muhammadienne" (Ch. III); qui l'ont fait atteindre l'état de servitude totale (Ch. V); qui l'ont rendu conscient d'être le parfait héritier muhammadien chargé de transmettre le trésor de sagesse spirituelle qu'il s'est vu octroyer (Ch. VIII). En retraçant l'itinéraire intérieur de ce maître spirituel, A.C. replace la rédaction de ses oeuvres dans le milieu où elles ont pris naissance, notamment *rūḥ al-quds*, *al-futūḥāt al-makkiyya*, *kitāb al-isrā'*, *sāhib al-fuṣūṣ...*

L'A. a consulté bien des ouvrages tant au niveau des sources qu'au niveau des études, la bibliographie (p. 382-388) et les références en note en témoignent. Deux ouvrages, et on le comprend, font l'objet de références multiples. Le premier concerne la période durant laquelle Ibn 'Arabî vivait à Damas de 620/1223 à sa mort 638/1240 : L. Pouzet, *Aspects de la vie religieuse à Damas aux VII/XIIIe siècles*, Lyon 1981; le second fait l'objet de la seconde partie de cette recension : M. Chodkiewicz, *Le Sceau des saints, Prophétie et sainteté dans la doctrine d'Ibn Arabî*, Paris, 1986.

Signalons la précision avec laquelle les épreuves ont été corrigées tant pour la translittération et pour les fautes d'impression; peu de choses ont échappé. Signalons

cependant que nous aurions transcrit *tarbiya* avec un seul "y" et qu'à la page 76 il faut lire "disciples" au lieu de "discipline". Ces quelques menus détails ne font que confirmer l'impression d'avoir lu une étude minutieuse qui fera date dans les études akbariennes.

Le livre de Michel CHODKIEWICZ présente une solide étude de l'hagiologie akbarienne. Cette étude sur la *walāya* et les *awliya'* est le fruit d'une fréquentation des textes d'Ibn 'Arabî lus et relus non seulement avec les yeux de l'intelligence mais aussi avec ceux du coeur. C'est ce double regard qui fait que l'A. privilégie le versant initiatique de la *walāya*. Tout en conduisant son étude M.C. sait redire que le *ṣayḥ al-akbar* est un authentique sunnite et non un "shi'ite de coeur" comme le laissait entendre H. CORBIN.

L'ouvrage se compose de dix chapitres dont les titres dévoilent leur sens une fois les chapitres lus. Prenons l'exemple du ch. X (p. 181-221) dont le titre est la *double échelle*. Il faut arriver à p. 215 pour lire "Le *mi'rāj*, en arabe, peut se traduire par "échelle"; mais il s'agit, en l'occurrence, d'une double échelle. Parvenu au sommet, le *wālī* doit redescendre des échelons distincts mais symétriques de ceux qu'il a gravis". Pour Ibn 'Arabî, en effet, la place du saint vivant est parmi les hommes car le mot *walāya* appellerait une double proximité : celle de Dieu (*al-ḥaqq*) et celle de la créature (*al-ḥalq*).

Les deux premiers chapitres ("*Un nom partagé*", p. 29-39 et "*Celui qui te voit me voit*", p. 41-64) servent à nous introduire à l'étude même de l'ouvrage. Le ch. I est une analyse sémantique du vocabulaire : la *walāya* que l'on traduit "faute de mieux" par "sainteté" a une double connotation : celle de "proximité" et celle de "prise en charge"; le *wālī* est un "nom que Dieu et l'homme se partagent" (p. 39). Le ch. II présente un aperçu du thème de la *walāya* développé par des auteurs qui ont précédé le *ṣayḥ al-akbar*, en particulier Tirmidī, Quṣayrī, Baqlī...

Avec le ch. III (p. 65-78) nous entrons dans l'étude proprement dite des écrits akbariens. L'A. y présente son approche du thème : étudier la doctrine de la *walāya* à partir des textes avec une attention particulière aux *Fuṣūṣ al-ḥikam* qui présentent différents types spirituels par lesquels un aspect de la sagesse divine est vécu dans un être humain initié.

Nous ne pouvons rendre compte du développement de cette étude telle qu'elle se présente au long des chapitres IV à IX. Les développements et les analyses y sont conduits avec maîtrise et finesse, les présenter serait les déformer. Disons seulement qu'on nous propose une typologie des *awliya'* selon différents critères ou fonctions. C'est ainsi que nous avons au ch. V une typologie selon l'héritage de tel ou tel prophète. C'est ainsi encore que le chapitre IX (p. 159-179) nous amène à voir comment Ibn 'Arabî s'est perçu comme étant le "sceau de la sainteté muhammadienne".

Le début du ch. X qui sert de conclusion nous permet d'ordonner l'hagiologie akbarienne autour de plusieurs notions de base dont la *wirāṭa* qui est l'héritage d'un mode de connaissance de Dieu propre à l'un des modèles prophétiques; et la *qurba* qui définit la nature de la sainteté en islam.

Au vu des éclairages apportés sur le thème étudié, ce serait trop exiger du cadre de cet ouvrage documenté par un appareil de notes aux nombreuses références que de demander des précisions supplémentaires sur le rapport à établir entre *nubuwwa* et *walāya*; de même de demander ce qui a finalement guidé le choix des textes d'Ibn 'Arabî ici présentés. Quoi qu'il en soit l'essentiel est dit et cette riche contribution documentaire fait comprendre que dans toute recherche sur la sainteté en islam, "les écrits d'Ibn 'Arabî constituent une référence majeure" (p. 26).

Gérard DEMEYERSEMAN

*Annuaire de l'Afrique du Nord, XXVI, 1987*, Paris, CNRS, 1989, (imprimé en mars 1990), 988 p.

Les Études de cette livraison portent sur "État, secteur public et développement dans le monde arabe", avec en sous-titre : Crises et mutations au Maghreb. C'est le premier volet d'une vaste enquête qui devrait se poursuivre sur cinq ans. Vingt et un articles se partagent les 359 pages de cette partie. La centralité du rôle de l'État dans l'édification nationale et les rapports de l'économie et de la société est une donnée structurelle indépendante des grandes options idéologiques, parmi les États arabes contemporains. S'est ainsi constitué, progressivement et sous des formes et intensités variées, un capitalisme d'État extraverti, plus ou moins intégré à la division internationale du travail. Dans le concret, ce système a entraîné le gaspillage des ressources, le blocage et la bureaucratisation de la société. D'où la nécessité de réajuster les structures et de commencer à disloquer le capitalisme d'État.

Un premier groupe d'articles est centré sur la problématique de l'État moderne et l'évolution du monde arabo-musulman. La notion de légitimité est profondément remise en cause et les États maghrébins sont à l'épreuve de la mondialisation. Certaines caractéristiques régionales se manifestent au Moyen-Orient et on s'y interroge sur le rapport entre État et Nation. Chacun des pays du Maghreb apporte quelque nuance particulière. On peut ainsi se demander comment sont différenciés en Tunisie secteur public et espace public et comment se répartissent les facteurs de changement selon les intellectuels tunisiens (M. Camau, p. 67-78).

Le deuxième groupe d'articles analyse la manière dont l'État et la société sont à l'épreuve des politiques d'ajustement, spécialement au Maghreb. Pour ce qui concerne la Tunisie, Sophie Bessis étudie l'évolution sur trente ans de la politique de la Banque Mondiale et du Fonds Monétaire International (p. 135-148). Mahmoud Ben Romdane propose une analyse critique des fondements et du contenu des restructurations face à la crise économique (p. 149-176). Azzam Mahjoub s'attache aux rapports entre État, secteur public et privatisation (p. 299-315). Enfin Hassine Dimassi montre comment l'État se désengage de la reproduction de la force de travail (p. 327-339).

Les "Actualités" sont divisées en trois rubriques. Dans les culturelles, Salem Chaker fournit sa septième chronique des études sur la langue et la littérature berbères. Avec les oublis comblés et pour les années 87-88, l'A. ne donne pas moins de 142 références. On y repère une présentation des principales caractéristiques des parlers berbères de Tunisie par Ahmed Boukous dans *Études et Documents Berbères*, n° 4, 1988, p. 77-84. Dans les "Économiques et Sociales", Sophie Ferchiou essaie de préciser la portée exacte de la participation des femmes à la prise de décision en Tunisie, mesurant l'écart entre statut légal et rôle réel, s'appuyant sur les réformes juridiques et présentant la répartition chiffrée des femmes dans les institutions publiques et dans la vie économique (p. 433-449). Les "Politiques" sont consacrées à la Libye.

Après le répertoire des relations internationales et la liste des accords, les chroniques intérieures sont classées dans l'ordre alphabétique des pays du Grand Maghreb : Algérie, Libye, Maroc, Mauritanie, Tunisie (Asma Larif-Béatrix, p. 647-663, tente de montrer comment a été préparé le changement de régime).

La bibliographie critique s'étend sur sept rubriques : anthropologie sociale, droit et politique, émigration, femmes et sociétés, historiographie de la guerre d'Algérie, littérature maghrébine d'expression arabe. Pour la première fois, grâce à Marcel Bois et Francis Gouin, l'Algérie et le Maroc y sont représentés (p. 763-766), à côté de la Tunisie (p. 766-775) : dans cette dernière chronique, la courbe évolutive de la production littéraire depuis l'indépendance n'a pas été imprimée. Enfin, dernière rubrique de la bibliographie :

la littérature maghrébine d'expression française.

La bibliographie systématique en langues européennes contient 1507 titres classés dans l'ordre alphabétique de l'auteur. Un index thématique (p. 898-912) permet la consultation de cette documentation. Les mêmes principes président à la bibliographie systématique en langue arabe qui comprend 524 titres.

On ne peut terminer cette recension sans signaler qu'avec ses 988 pages, l'*Annuaire de l'Afrique du Nord 1987* est parfaitement maniable. Cela semble bien le volume optimum.

(XXX)

BARROUHI Abdelaziz : *Demain, la démocratie ?*, Tunis, Afkar wa Ich'haar, 1990, 275 p.

Le sous-titre de ce livre est : Communication et politique sous Bourguiba. C'est un ouvrage de science politique composé en septembre 1987, donc avant le changement de régime. Il couvre en fait trente ans d'histoire de la Tunisie. Le ch. 1 est surtout consacré à poser le problème du rapport entre autoritarisme, démocratie et communication. Il montre l'échec de presque toutes les expériences menées par les régimes autoritaires, en particulier ceux des pères des indépendances, dans le processus de libéralisation. La communication devrait pouvoir jouer un rôle dans l'instauration des préconditions de transition vers la démocratie.

Le ch. 2 est une description du système du leader politique (p. 37-63). Après avoir donné les idées qui reviennent dans les discours de Bourguiba (en moyenne, plus de 45 par an pendant les 15 premières années de l'indépendance), l'A. montre comment, en Tunisie, le droit est libéral (légitimité constitutionnelle) et le fait dictatorial (légitimité historique du leader et du Parti). Domaine contrôlé, la presse du leader est un instrument de propagande. La radio et la télé sont monolithiques.

Les ch. 3 à 9 suivent chronologiquement les étapes de l'évolution de la Tunisie (p. 65-199). Au moment de l'échec de la coercition dans l'application du programme idéologique de collectivisation par les coopératives, les media font brusquement volte-face après que la sonnette d'alarme eut été tirée par les étrangers. Bourguiba pensait que le développement économique était nécessaire pour atteindre la démocratie. L'étude de tous les domaines de croissance (y compris le rôle de la 404 bâchée) montre que, tout au plus, le développement augmente les chances d'une pluralisation politique. En face de la presse du Parti, très peu achetée, jouent aussi bien la presse écrite étrangère (surtout *Jeune Afrique* et *Le Monde*), la chaîne télévisée *RAI uno* et la communication parallèle : vidéo, cassettes, photocopie. C'est aussi à travers l'écrit que se manifestent la demande d'autonomie des étudiants et des travailleurs, l'émergence de l'islamisme et l'apparition de l'alternative démocratique du mouvement *Perspectives*. Les semi-opposants du Parti jouent un rôle décisif au Congrès de 1971 refusé par Bourguiba, mais ne peuvent empêcher la promulgation d'un code de la presse répressif en 1975. Il faut attendre encore deux ans pour assister à une relaxation provisoire avec la Ligue Tunisienne des Droits de l'Homme et le journal *al-Ra'y*, vite muselée après les émeutes du 26 janvier 1978. Sentant qu'il a besoin du soutien des mouvements modérés d'opposition, Bourguiba lâche du lest avec la venue de Mzali en avril 80. Mais le Conseil Supérieur de l'Information ne peut longtemps oeuvrer librement et les ateliers de travail des media publics ne débouchent pas sur des décisions effectives. Même le Centre Africain de Perfectionnement des Journalistes et des Communicateurs, créé en janvier 83, ne peut donner de véritable autonomie aux

journalistes. Enfin aucune évaluation scientifique n'a pu juger de l'impact réel du Programme de Communication pour le Développement qui devait, par la télé, laisser s'exprimer les besoins dans l'agriculture. La participation de personnalités indépendantes à des débats télévisés de politique fait long feu et les élections de novembre 81 sont truquées. Les vieilles habitudes reprennent le dessus. Les émeutes du pain (décembre 83-janvier 84) permettent de mesurer le degré de falsification des media publics. Le bombardement de Hammam Chott en est un autre exemple (oct. 85). Cependant la presse d'opposition tolérée devient un véritable parlement de papier. A ce propos, l'A. fournit deux listes des quotidiens et des hebdomadaires tunisiens de 1956 à 1987 avec, si possible, le tirage et la date des saisies et suspensions (p. 186 et 194-196). A la fin, seule la télévision entretient la légitimité contestée de Bourguiba, mais en même temps elle révèle les effets de l'âge sur sa personne : elle entretient ainsi l'attentisme.

Les deux derniers chapitres (p. 217-251) tentent une démarche prospective. Les rapports américains dont l'A. fait état sur les hypothèses militaire et islamiste sont significatifs. Il montre aussi que, si la démocratie est une technique politique, la communication aide à ce que les dirigeants et les bureaucrates se sentent comptables de leurs actes et à ce que les jeunes générations soient adaptées à l'absorption de technologie. Dans ce système, le journaliste ne doit plus être un fonctionnaire. C'est lui qui doit faire en sorte qu'on puisse vivre dans le droit à la différence.

Ce livre apporte peu d'éléments d'information vraiment nouveaux. Mais il a l'avantage de présenter les faits d'une manière ordonnée autour d'un thème. Il le fait d'une manière claire et lisible, sans tomber dans le verbiage idéologique, même s'il a recours, quand c'est nécessaire, à des études théoriques. On lui saura gré de cet effort réussi.

Quelques remarques de détail. Le pourcentage d'enfants scolarisés dans le primaire (p. 86) est une coquille. Il aurait été intéressant (p. 107) de donner l'évolution du nombre d'inscriptions au cours d'italien après l'extension de la RAI. Pour l'affaire de Gafsa, c'est un professeur qui a téléphoné immédiatement à radio Monte Carlo qui, après vérification qui a pris vingt minutes, a interrompu ses programmes pour diffuser la nouvelle. Le Nouveau Théâtre (p. 11) est une troupe professionnelle (la première privée) et il paraît bien difficile de la classer dans l'opposition. Dans la bibliographie, il eût été préférable de citer dans leur version française les livres de Duvignaud, Lacouture, Laroui, Marquez etc... Il reste quelques anglicismes venant de la version originale de cette étude : initier pour commencer, assumer pour supposer, opportunité pour occasion, impotence pour impuissance... Enfin, pour les prochains ouvrages de sa collection, l'éditeur devrait rappeler à son informaticien de justifier le texte des notes infra-paginales et de ne pas oublier que la langue française contient le tréma et de nombreux accents.

J. F.

**DIJAIT Hichem, *La grande Discorde, religion et politique dans l'Islam des origines*, Paris, Gallimard, 1989, 421 p.**

Ce livre de grand intérêt veut "ressusciter un pan de l'histoire islamique dans sa vérité et sa complexité" (p. 13). L'A. reconnaît même que cela fait partie de son long cheminement existentiel. La période particulièrement scrutée est celle du califat de 'Alī (fin 35 - fin 40), période qui a vu apparaître une fracture de la *Umma*, fracture que l'on désigne sous le nom de "fitna-discorde" et qui a sa source dans l'articulation à mettre entre fidélité au message coranique et légitimité du pouvoir, d'où le sous-titre de l'ouvrage : *Religion et politique dans l'Islam des origines*. Chacun des protagonistes de cette période avait sa propre vision du religieux investi dans le politique d'où tension, crise et discorde.

Parmi ces protagonistes une place importante est faite aux *qurrā'* dont la contestation émergea durant la seconde partie du califat de 'Uṭmān. Pour l'A., ce qui provoqua la *fitna* ce fut l'apparition du courant minoritaire des *qurrā'* pour qui le fait coranique est la référence primordiale. L'action de ce courant est ainsi appréciée : "l'Etat, l'évolution de la société, le leadership historique étaient contrariés par une certaine lecture de l'Islam, radicale et littéraliste. L'Islam est brandi comme une force de contestation, de subversion : c'est l'inauguration d'un phénomène qui va se produire de manière récurrente jusqu'à nos jours" (p. 409).

A côté de ce courant qui représente pour ainsi dire un islam coranique radical, il y a deux autres forces : la *ṣī'a* de 'Alī qui représente un islam historique et légitimiste et la *ṣī'a* de Mu'āwīya qui représente un islam que l'A. qualifie de politique et d'aristocratique.

Le livre, très documenté, est articulé en cinq parties. La 1ère, intitulée *l'époque fondatrice* (p. 19-70), est en fait une introduction historique à la période de la *fitna*. La 2ème partie (p. 73-155) étudie la *fitna* comme une période de tension qui aboutit au meurtre de 'Uṭmān, meurtre dont le spectre est présent dans les événements ultérieurs. La 3ème partie (p. 159-259) constitue le cœur de l'ouvrage. Elle débute par un chapitre (p. 159-179) qui mérite la plus grande attention car il fait le point sur les sources et leur interprétation des événements. On y trouve ensuite deux chapitres majeurs, l'un consacré à la bataille du chameau (p. 180-220), l'autre à celle de Siffin (p. 221-259) qui s'est terminée quand Mu'āwīya a fait brandir le Livre : la force doit-elle résoudre une discorde entre croyants qui se réfèrent au même Livre ? C'est tout le problème de l'instance d'arbitrage et de sa mise en œuvre.

La 4ème partie (p. 263-299) présente la suite des événements avec le recours à l'arbitrage de deux hommes désignés l'un par la *ṣī'a* de 'Alī et l'autre par la *ṣī'a* de Mu'āwīya. Cet arbitrage qualifié d'humain par le courant des radicaux entraînera la naissance du kharijisme et par réaction le massacre de ses adeptes à Nahrawān. On appréciera dans cette partie ainsi que dans la suivante, le souci de l'A. pour décrypter les sources afin de rejoindre, pour autant qu'il est possible, les données historiques les plus assurées. Avec la 5ème partie, intitulée *la lutte pour le pouvoir* (p. 303-368) on suit l'emprise politique grandissante de Mu'āwīya sur le *dār al-islam*. C'est la *fitna* qui prend un nouveau visage et que l'on ne peut réduire à une prosaïque lutte pour la conquête du pouvoir puisque s'y trouvent impliquées des conceptions religieuses et idéologiques diversifiées.

L'ouvrage est d'excellente facture, la translittération est remarquablement soignée, on regrette toutefois l'altération typographique de 3 pages (p. 214, 356, 411) ainsi que l'absence d'un index. Mais la n'est pas l'essentiel car ce pan d'histoire musulmane des origines mérite grandement d'être lu en raison du regard d'historien chevronné que l'A. jette sur cette période complexe et évolutive; caractérisée par 4 moments cruciaux : le meurtre de 'Uṭmān, la bataille du chameau, celle de Siffin et Nahrawān. Au terme de la lecture, on rejoint cette appréciation de l'A. : "La *Fitna* reste une période fascinante à étudier... par ses protagonistes, ses valeurs, son discours et parce qu'elle a fait entrer le religieux dans l'univers politique de la lutte"; (p. 413)... lutte pour une certaine idée du pouvoir et de son exercice.

G. D.